

## LES JARDINS D'ARBAUD A JOUQUES : UN GRAND DESSEIN INACHEVE DU XVIII<sup>e</sup> SIECLE

A la fin du XVIII<sup>e</sup>, en Provence comme en France en général, le programme du château connaît des développements remarquables. Traditions méridionales, influences italiennes, goût français se mêlent dans des solutions qui n'ont rien à envier aux demeures septentrionales. D'un côté ce sont des maisons d'apparence rustique, les « bastides » et de petits châteaux aux formes sévères, de l'autre un certain nombre de grands projets, plus ou moins inachevés, qui révèlent chez les architectes et les clients une passion de l'art le plus novateur.

A Jouques, le président au parlement André Elzéar (II) d'Arbaud ne pourra finalement construire le château projeté, mais jardins et communs composent un ensemble tout à fait original. Il apparaît que les d'Arbaud ont cherché ailleurs que dans leur ville d'Aix (comme pour leur hôtel et pour leur maison seigneuriale <sup>1</sup>) l'architecte capable de répondre à leurs grands desseins. Le Comtat offrait un creuset particulièrement riche d'expériences septentrionales et italiennes avec des maîtres d'œuvre tels que la dynastie des Franque, dont la réputation s'étendit bien au-delà de la région. C'est dans ce milieu qu'il faudra chercher l'architecte de Jouques.

### LE GRAND PROJET

C'est au cœur même du village, dont ils partageaient la seigneurie avec l'archevêque d'Aix, que les d'Arbaud ont voulu, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, reconstruire leur château, sans pour autant se priver de l'agrément des jardins. Singulier programme. Dès le départ, l'emplacement est évidemment

---

1. Située dans le bas du village, rue Grande, elle a été construite par André Elzéar II d'Arbaud en 1720 et est indépendante du reste du château (actuellement hôtel de ville). P. Jourdan, *Le château d'Arbaud et les jardins de Jouques*, maîtrise Institut d'Art, université de Provence, 1981.

trop resserré ; en faire choix ne peut s'expliquer que par un certain néo-féodalisme. Au reste, le chef de la famille, Jean-Joseph Augustin, qui commence les travaux ne manque pas de donner ses premiers soins à l'auditoire de justice et aux prisons. La question qui se pose, compte-tenu de la durée des travaux alors engagés – quelque trente ans – est la suivante : s'agit-il d'opérations détachées, réalisées au coup par coup, à mesure que se libéraient les terrains, ou bien un homme de l'art a-t-il, dès la fin des années 1740, fourni un projet d'ensemble défini dans toutes ses parties ?

Les archives sont hélas muettes sur ce point et la disparition du plan du château, encore accessible à la bibliothèque Méjanas dans les années 1950, n'arrange rien. C'est la cohérence et la qualité de ce qui a été bâti qui incite à penser qu'un architecte a été commandité par la famille. Un renseignement oral – que nous n'avons pu vérifier sur archives jusqu'ici – nous a mis sur la piste de Joseph-Abel Mottard, maître d'œuvre avignonnais, surtout connu pour ses beaux travaux à Cavaillon (chapelle de l'hôpital), mais dont la présence à Jouques est établie par la mention qu'on nous a rapportée<sup>2</sup>. Les comparaisons que l'on peut faire entre les constructions cavaillonaises et celles de Jouques donnent beaucoup de poids à l'hypothèse d'une intervention de Mottard. Mais un rôle peut-être plus important dans l'élaboration du projet pourrait revenir à un autre artiste, François Franque<sup>3</sup>, qui fut l'ami de Soufflot<sup>4</sup> à Rome dans les années 1730. On ne serait pas étonné que ce fût lui qui ait imaginé pour Jouques des dispositions tellement semblables à celles que l'architecte lyonnais adopte pour ses propres maisons de campagne : ces perspectives, ces pavillons, ce portail monumental, ces jardins en terrasses sont plus proches d'Oullins ou de la Rivette que des domaines du pays d'Aix. Ils viennent d'outremont, de ces villas baroques<sup>5</sup> qu'ont visitées nos deux artistes durant leurs années d'Italie.

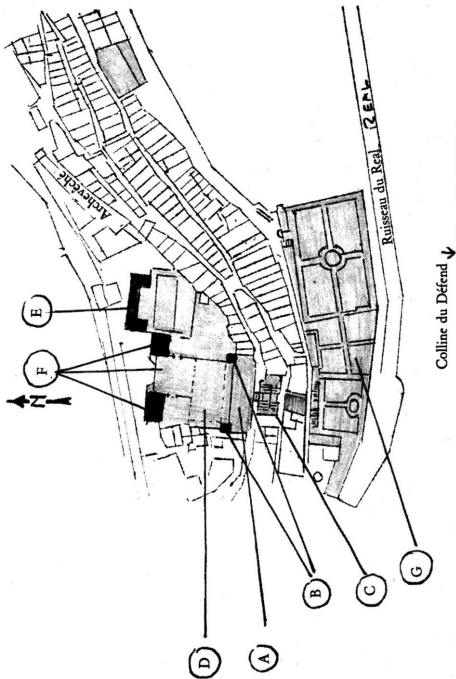
2. Joseph Abel Mottard (1701-1778) est issu d'une famille de maître-maçons, d'architectes et de sculpteurs, son corpus est peu important, faute sans doute d'être connu ; ses œuvres principales sont l'hôpital et sa chapelle, l'hôtel de ville de Cavaillon. Le renseignement sur sa présence à Jouques nous a été fourni par le professeur A. Bourde que nous remercions vivement ici.

3. François Franque (1710-1793) apprend l'architecture auprès de son père, de 1732 à 1736 il est admis à l'Académie de France à Rome, de retour il travaille à Avignon. En 1744, il s'installe à Paris, en 1750 il est nommé architecte et contrôleur général des bâtiments de l'Hôpital Royal des Invalides et en 1754 il est reçu à l'Académie Royale d'Architecture où il siègera jusqu'à sa mort passant de la deuxième classe à la première en 1771.

4. Soufflot et son temps 1780-1980, catalogue de l'exposition, Paris, 1980. G. GARDES, « Soufflot et les maisons de plaisance à Lyon au XVIII<sup>e</sup> siècle » dans *Soufflot et l'architecture des Lumières*, colloques Soufflot, Lyon 1980.

5. Parmi les villas qui ont pu inspirer Franque (et Soufflot) citons d'abord à la fin du XVI<sup>e</sup> la pallazina Farnèse au sommet de Caprarola, puis la Gamberaia de Settignano à l'aube du XVII<sup>e</sup> et surtout les villas d'après 1660 la Torrigiani à Camigliano (Sienne), la Garzoni de Collodi (Pistoia), la Sommi-Picenerdi d'Olgiate (Come). G. MASSON, *Italian Gardens*, Londres, 1966.

Plan du château et ses jardins (en gris), d'après le plan cadastral de 1812.



Il est à peu près certain que toute la composition de Jouques est d'une seule venue, que le conseiller d'Arbaud a demandé avant 1747 un plan complet à l'agence des Franque, que ce plan a été donné par François, travaillant comme souvent pour son père depuis Paris (encore en Avignon, il avait déjà en 1732<sup>6</sup> donné aux d'Arbaud les plans de leur hôtel aixois) et que Jean-Baptiste, toujours surchargé de commandes aura confié à la compétence de Joseph Mottard la mise au point détaillée du projet signé par son fils. Quant au déroulement des travaux, le livret de comptes<sup>7</sup> que nous avons eu la chance de retrouver fait apparaître trois campagnes distinctes. La première, entre 1748 et 1752, concerne la terrasse, le grand escalier et les « perspectives ». La deuxième, autour de 1760, ajoute les écuries et l'une des tours qui les flanquent. Enfin, la troisième, à la fin des années 70, voit s'élever l'autre tour, le grand portail et les pavillons.

La forte déclivité et l'étroitesse du site ont commandé, on l'a dit, le parti du domaine, à Jouques comme dans les maisons de campagne lyonnaises. Un plan ramassé a mis en évidence le système architectural, grands murs, beaux escaliers, éléments de décor qui divisent l'espace et, dans un rythme ascendant, élèvent la demeure au plus haut point, au bord du vide, dominant puissamment le paysage. Il convient toutefois de dégager une seconde source d'inspiration, qui complète le modèle italien et rattache nos constructions à l'actualité de l'architecture parisienne : c'est le recours évident au traité des maisons de campagne de Blondel pour tout ce qui regarde la distribution des bâtiments. Toutes les résidences lyonnaises sont accessibles par le sommet de la colline, de part et d'autre du grand portail se répartissent communs et bâtiments d'exploitation, au fond de la cour d'honneur la maison de maître est établie en limite de plate-forme, dominant de l'autre côté les jardins qui vont rapidement dévaler la pente, en un jeu serré de terrasses, d'escaliers et de fontaines.

L'architecte de Jouques a obéi aux mêmes principes et l'on sent très bien, passé le portail monumental, que le château des d'Arbaud devrait être là, en fond de cour, rattaché aux murs latéraux que l'on voit, et où s'ouvrent deux passages : à l'ouest, les carrosses gagnent leurs remises, à l'est on pénètre dans la petite cour d'un pavillon d'appartements, et au-delà au verger et au potager, distribués sur trois terrasses sous la façade sud des écuries. Au midi du château projeté se déploie le jeu des terrasses et des escaliers qui permettent d'atteindre le jardin de symétrie, arrangé perpendiculairement le long de la rivière, le Réal. Deux puits sont creusés au plus haut, avec une citerne : sous doute alimentaient-ils un réseau de fontaines et de décors

6. La date de 1732 pour le départ de François F. en Italie repose sur la correspondance entre Jean-Baptiste F. et André-Elzéar I<sup>er</sup> d'Arbaud. Coll. pr.

7. Archives départementales des B. du Rh., fond d'Arbaud 5 J, livret de comptes de Jean-Joseph Augustin d'Arbaud concernant la construction du château entre 1744 et 1774 (5 J 15). Le maître maçon Jean-Joseph Sauvat dirige tout au long les travaux.

hydrauliques, dont il ne reste rien. L'originalité en Provence est complète. Arnajon, La Bougerelle, Saint-Pierre des Canons à la fin du XVII<sup>e</sup> annoncent Jouques, avec leur pente abrupte et courte, où se succèdent rapidement escaliers à balustres et terrasses, mais ces domaines se trouvent en pleine campagne. Au XVIII<sup>e</sup>, contemporains du domaine des d'Arbaud, Albertas et la Gaudé sont tout français, en pente douce et larges terrasses. L'arrangement des bâtiments de service en dehors du grand axe, à la façon de Blondel, se retrouve ailleurs, à Gémenos, Barbentane, Tourves mais ces ensembles n'ont en dehors de ce trait, à peu près rien de commun avec Jouques. Enfin, il n'est pas jusqu'au franchissement de la rue ou du chemin public, par pont ou tunnel dont on ne puisse repérer des variantes (les Pennes-Mirabeau, Tourves, Saint-Pierre des Canons) mais pour un résultat beaucoup moins spectaculaire. En bref, l'ensemble de Jouques est unique dans l'histoire des grandes maisons de campagne de Provence. Si le château dans lequel devait culminer la composition a bien été bâti, dans le grand style habituel à l'atelier Franque (château-évêché de Viviers, par exemple), on aurait là l'un des ouvrages les plus prestigieux du baroque méridional.

#### LES REALISATIONS

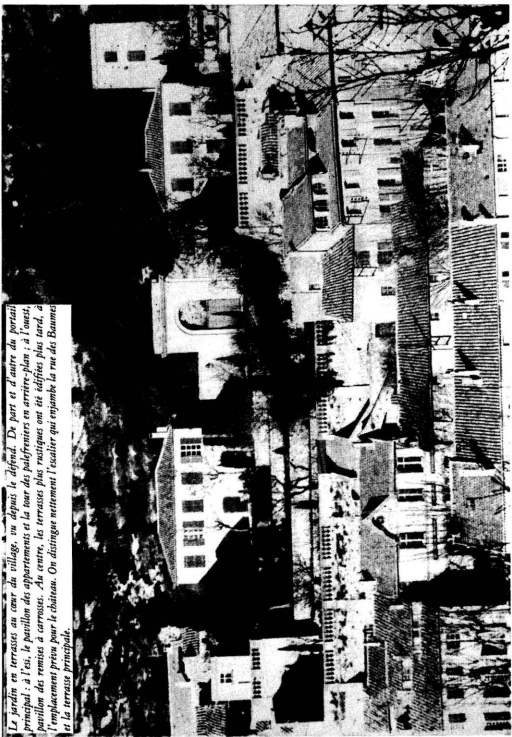
*La terrasse* (fig. 1, A et fig. 2). La terrasse principale, au centre de la composition, est artificielle ; il a été nécessaire de bâtir un mur de soutènement en avancée sur la rue des Baumes pour dégager un terre-plein suffisamment large au devant de la façade sud de la vieille maison seigneuriale. Celle-ci était certainement construite en à-pic comme la résidence des archevêques d'Aix<sup>8</sup>. Ce mur, réalisé en blocage grossier, raidi par des jambes en pierres taillées de Jouques, de très mauvaise qualité, est percé de baies légèrement cintrées ouvrant sur des caves (« baumes » ou « crottes ») mi-creusées dans le rocher mi-construites en voûte de blocage. Cette avancée rejoint l'alignement de la rue par deux pans concaves. Le garde-corps est une balustrade de pierre où alternent balustres toscans et dés sobrement moulurés. Cette terrasse est réalisée en 1748-49, la balustrade est montée en 1751 et un parterre dessiné en 1753.

*Les « perspectives »* : (fig. 1, B et fig. 3-4). De chaque côté et perpendiculairement à la terrasse, deux petites façades architecturées en pierres de taille ont pour fonction de masquer les murs latéraux des maisons et d'isoler le jardin des regards extérieurs. Ce sont des façades de pavillons à l'italienne, à un seul niveau donc, divisées selon le schéma classique au XVIII<sup>e</sup>

8. Cette maison seigneuriale aujourd'hui disparue est citée et localisée à maintes reprises dans les archives (actes de ventes, inventaire après décès, confronts de cadastre), construite par les Castellane au XVI<sup>e</sup> siècle, elle est modernisée par Jean-Joseph Augustin d'Arbaud entre 1744 et 1750.

Quant à la résidence des archevêques d'Aix, elle a été reconstruite par Mgr de Bretel entre 1634 et 1640, l'Archevêque d'Aix étant seigneur majeur de Jouques.

*Le jardin en terrasses au cœur du village, vu depuis le défend. De part et d'autre du portail principal : à l'est, le pavillon des appartements et la tour des palefreniers en arrière-plan ; à l'ouest, pavillon des remises à carrosses. Au centre, les terrasses plus rustiques ont été édifiées plus tard, à l'emplacement prévu pour le château. On distingue nettement l'escalier qui enjambe la rue des Baumettes et la terrasse principale.*



siècle, en trois travées dont celle du centre forme avant-corps en légère saillie, par quatre pilastres à refends qui portent un attique à balustres de part et d'autre d'un fronton à base interrompue surmonté d'un piedestal. Seule celle située à l'est, réalisée en 1750 contre l'auditoire de justice, a reçu son décor sculpté de style Louis XV retenu mais de facture un peu lourde. L'autre perspective construite en 1752 dont la sculpture est restée inachevée se réduisait à l'origine à un simple mur écran comme nous l'indique le plan cadastral de 1812, le pavillon actuel étant donc postérieur. Il faut imaginer l'effet produit au visiteur se trouvant sur les dernières marches de l'escalier par cet ensemble de façades entourant symétriquement la terrasse, architecture idéale devenant décor de théâtre<sup>9</sup>.

Le relief du fronton de la première perspective offre un mascarons féminin émergeant d'un cartouche très symétrique dont l'opulence et la forme resserrée dans le bas évoquent nettement la manière contadine, de même des mascarons faisant gargouilles qui en ce milieu du siècle ont disparu du répertoire décoratif aixois<sup>10</sup>.

D'autres éléments sont à rapprocher de l'œuvre de Joseph Abel Mottard auquel les perspectives pourraient être attribuées, notamment la chapelle de l'hôpital et l'hôtel de ville de Cavaillon. L'élévation en trois travées à avant-corps central structuré par des pilastres à refends – à Jouques des bossages plats alternent avec des bossages bombés – surmonté par un fronton qui s'inscrit dans un attique régnant sur toute la façade, les angles adoucis et leur traitement à refends, l'animation de la surface murale par des tableaux en relief sont autant d'éléments employés par Mottard mais issus de l'art de Jean-Baptiste Franque. L'hôtel de Roqueplane élevé à Viviers en 1738 ne peut que confirmer cette influence. C'est cette architecture à la française que l'on retrouve également chez d'autres architectes et notamment chez Soufflot qui donne des élévations semblables à la Rivette en 1738-40 et aux Génovéfains en 1748-49. Le fronton adopté sur ces perspectives, à base interrompue ou entablement à la Vignole, est proche de Cavaillon, chapelle et hôtel de ville, mais aussi de Lyon, des remises de l'hôtel Lacroix-Laval réalisées par Soufflot. On peut encore citer la balustrade toscane employée aussi sur la petite façade de l'hôpital de Cavaillon qui tend à remplacer dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle la balustrade en poire et que Soufflot, une fois de plus, utilise couramment.

Ici, un faisceau de présomptions nous oriente donc incontestablement vers un milieu artistique bien déterminé, très influent et très prisé, le milieu avignonnais, dominé à cette époque par Jean-Baptiste Franque, marque de sa

9. Ensemble qui n'a malheureusement jamais existé entièrement, le château n'ayant pas été construit ; peut-être la façade de la vieille maison seigneuriale encore existante pouvait produire un effet comparable.

10. Sauf à la Barben, mais il se peut qu'il y ait là aussi une intervention de J.-B. Franque



*Les terrasses et le couronnement de la perspective Est, vus depuis l'escalier (photo prise en 1930).*



*La perspective à l'extrémité Est de la terrasse principale (photo prise en 1930 : l'ensemble est plus dégagé qu'aujourd'hui).*



griffe la première campagne réalisée à Jouques. Mais le problème est plus complexe car il y a trois hommes en présence. L'hypothèse la plus crédible déjà évoquée plus haut permet d'évaluer à dans sa juste mesure l'intervention de chacun d'eux. Jean-Joseph Augustin d'Arbaud s'adresse certainement en premier lieu à Jean-Baptiste Franque, tout comme son père quelques années auparavant. Mais le patron fait appel à son fils François : des idées novatrices, issue de la connaissance directe des villas italiennes récentes débouchent sur une pratique proche de Soufflot (avec lequel le jeune Avignonnais a visité la Péninsule). Quant à Joseph Abel Mottard, dont on connaît peu de réalisations mais toutes de bonne qualité plastique, il a peut-être été un « sous-traitant » des Franque et dans le cas de Jouques, s'il est l'architecte, il ne peut l'être que dans ces conditions.

*L'escalier* (fig. 1, C et fig. 5). Il conduit à la terrasse et a été construit entre 1750 et 1751 ; il adopte un plan classique à quatre volées parallèles et convergentes identiques à ceux des villas italiennes déjà citées, au grand escalier des Tuileries (disparu) et aux escaliers des maisons de plaisance construites par Soufflot à Lyon. Ici une cinquième volée perpendiculaire raccorde les autres à la terrasse en enjambant la rue des Baumes. Cinq voûtes hautes et étroites, dont quatre rampantes, soutiennent le palier central et les emmarchements. Ni la voûte centrale ni les voûtes latérales profondes d'environ deux mètres ne semblent avoir abrité un décor quelconque soit hydraulique de peinture ou d'incrustations. La taille fruste alterne avec le blocage, l'ensemble ne présente aucun décor si ce n'est les larges appuis, à la fois main-courante et limon, qui se terminent en lourdes volutes.

L'accès depuis la rue Grande se fait par une porte piétonne à piliers, juchée sur un large perron ; ces piliers très richement traités se veulent morceau d'architecture, avec le pilastre plaqué, supportant entablement, orné d'un triglyphe à gouttes et corniche ornée de multiples filets, de modillons, le tout coiffé d'une pyramide à boule. L'ensemble de l'escalier est entouré d'un mur en blocage couvert de dalles. Le portail s'inscrit lui dans un mur concave appareillé.

*Les terrasses supérieures* (fig. 1, D). Situées de part et d'autre de l'emplacement du château elles dominent la grande terrasse et les perspectives. La terrasse orientale se développe face au pavillon des appartements et son extrémité ouest s'aligne sur le mur latéral de la cour d'honneur. Elle est certainement la terrasse de la vieille maison seigneuriale mentionnée dans l'inventaire après décès de Jacques d'Arbaud en 1682 ; elle est soutenue par le rempart médiéval qui arrive de l'archevêché. A l'angle sud-ouest se trouve le premier puits qui s'ouvre également au niveau inférieur, près de la perspective, par une baie cintrée pratiquée dans le mur

11. Le même genre d'amortissement est employé aux tours du Grand Estable (voir plus loin) et sur le muret de clôture des jardins de symétrie.

de soutènement en blocage dont l'angle est traité en contrefort à refends, ce mur est surmonté d'une balustrade identique à celle de la grande terrasse.

La terrasse occidentale est différente ; pour la symétrie on a habillé et couvert d'un toit-terrasse une construction pré-existante, salle voûtée d'un berceau, aux murs très épais et pourvue d'un conduit de cheminée récemment dégagé qui pourrait être une tour d'enceinte se trouvant dans l'alignement des murailles ou une salle du vieux château conservée et « habillée » à cette occasion. Le parement de la façade s'ouvrant sur la terrasse inférieure est soigné ; appareillée elle se dilate en son centre en un avant-corps en très légère saillie qui reçoit une baie en plein-cintre, réduite depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, qui est la seule ouverture de cette salle. L'angle de l'est est traité comme son symétrique, à refends et une balustrade ceint la terrasse à laquelle on accède par un escalier situé sur la face nord. La petite tour construite sur celle-ci date de 1829, c'était le pigeonnier du Marquis d'Arbaud-Jouques.

Ces terrasses, ainsi que la petite allée de terrasse est sont contemporaines des aménagements inférieurs.

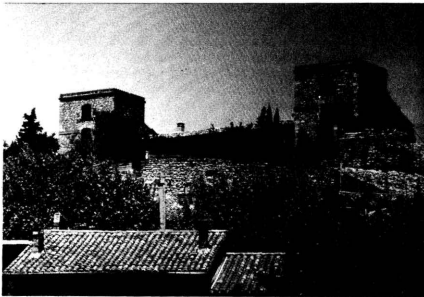
« *Le grand estable* » (fig. 1, E et fig. 6). Cette appellation récente et fort commode regroupe trois corps de bâtiments distincts, les écuries et grenier à foin, flanqués de deux tours, celle des palefreniers à l'ouest et celle des gardes-chasse à l'est.



*L'escalier monumental enjambant la rue des Baumes.*

Des travaux sont mentionnés dans le livret des comptes à quatre dates différentes, 1756, 1759, 1768, 1774. La bâtisse est donc construite en plusieurs étapes d'autant que la totalité du terrain à l'est n'est pas acquise alors que les écuries sont déjà élevées. Les travaux se sont échelonnés d'ouest en est ; entre 1756 et 1759 on réalise la tour des palefreniers, la volute de l'aileron sur la façade de la place indique une date proche de celle de l'escalier, les écuries sont entreprises aussi à cette période, en 1768 elles sont achevées avec l'aménagement de l'intérieur, 1774 voit l'aboutissement de l'ensemble avec la tour des garde-chasse <sup>12</sup>. Malgré cette longue période, une grande homogénéité caractérise l'ensemble. La tour de l'est présente cependant quelques différences ; si la façade sud est exactement semblable à celle de l'autre tour, reprenant en 1774 les baies cintrées des années 1750, les autres façades sont percées de petites baies rectangulaires. Le couronnement de la tour à l'est présente un attique inachevé et un aileron moins soigné.

Les écuries sont totalement aveugles au sud, par souci de salubrité <sup>13</sup> ; cette façade en retrait est agrémenté à l'étage du grenier à foin de quatre baies cintrées dont la modénature sobre s'inscrit dans un tableau oblong appareillé rejoignant la corniche de pierre.



*Le « Grand Estable » et ses deux tours.*

12. L'épaisseur du mur Est des écuries laisse supposer que la tour a été ajoutée postérieurement ; la date de 1774 est d'autre part confirmée par un élément de vantail portant cette date et une signature.

13. Un fossé maçonné s'étend le long des fondations de cette façade sud.

On sent dans cet ensemble les recommandations de Blondel ; l'organisation des écuries entre des corps de logis réservés au service, leur éloignement de la demeure, le souci d'assainir le mur recevant les crèches sont autant de réflexions issues des recherches agronomiques de cette deuxième moitié du siècle. Il n'en demeure pas moins que ce « grand stable » a une connotation qui dépasse le cadre de l'agronomie. Il faut ce placer de l'autre côté du Réal, le ruisseau qui arrose le village, là où passait l'ancienne route menant à Rians, pour comprendre toute la portée de cet édifice. Il exprime très nettement par sa monumentalité le néo-féodalisme des d'Arbaud. Sur sa façade méridionale il n'a plus l'apparence de communs mais bien celle d'un château avec ses tours, symboles surannés de la puissance seigneuriale, qui deviennent en fait ici des pavillons carrés, aux lignes sévères rappelant quelque « castello » à l'italienne.

*Pavillons et portail* (fig. 1, F et fig. 7). Il faut attribuer cette réalisation à André Elzéar d'Arbaud, certainement après la mort de son père, en 1774, alors qu'il se trouve à la tête de la seigneurie. Le château est toujours projeté au centre de la composition mais ce sont d'abord de nouveaux bâtiments de service et l'entrée d'honneur que l'on construit dans le goût français du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui préconise des agencements symétriques autour de la cour d'honneur destinés à mettre en valeur la résidence seigneuriale. Nous avons malheureusement peu d'indications d'autant que le livret de comptes est interrompu avec la mort de son rédacteur. Il est évident, à la lecture de quelques quittances des années 1775 à 1779 que l'ensemble des pavillons, cour et portail est achevé entre 1777 et 1779. La remise à carrosses avec ses grandes portes en anse à panier est peut-être terminée avant ces dates ; par contre aucune mention du portail qui demeure un très grand morceau d'architecture. L'apparence sévère et monumentale de ces dernières constructions traduit la vanité autant que le bon goût du Président d'Arbaud qui fait preuve en cette fin des années 1770 de beaucoup d'audace, banissant pour ses façades et son portail tout décor sculpté. Les formes se simplifient, l'animation se réduit à un jeu d'horizontales et de verticales au profil anguleux qui rompt la monotonie des surfaces murales et malgré la rusticité de la technique du blocage enduit, c'est un bel ensemble Louis XVI qui montre une fois de plus que les d'Arbaud sont à l'avant-garde du goût aixois.

Les pavillons adoptent la forme de la bastide avec le toit à quatre pentes, le pavillon des remises est plus long ; réalisée en blocage (seul la façade sur jardin du pavillon des appartements est enduite), la surface murale est raidie par un bandeau à mi-hauteur et par des pilastres lisses à chapiteaux doriques, dédoublement en fait de la corniche. Seules les façades méridionales sont percées de larges baies rectangulaires (en plus, bien sûr, des portes en anse à panier des remises). A l'intérieur, le premier niveau de plein-pied est couvert de voûtes d'arêtes reposant au centre sur un pilier cylindrique, enduit dans la carrosserie, carré appareillé dans ce qui devait être une orangerie. A l'étage, du côté des remises les logements des gens de

service, de l'autre côté des appartements pour le maître de maison. Petits appartements auxquels on accède par un escalier extérieur et qui compte trois pièces principales décorées de gypseries Louis XVI de très bonne venue. Les dessus de porte reçoivent les quatre saisons groupées par deux dans deux pièces. Médaillons moulés<sup>14</sup> commandés sans doute à Paris qui s'insèrent dans un entourage délicat et sobre de guirlandes de laurier (l'automne, l'hiver) et de feuilles de chêne (le printemps, l'été). Nul doute que ces appartements sont aménagés pour André Elzéar II puisqu'on trouve au-dessus de la cheminée de la chambre à alcôve un trophée de président à mortier, composition savante des instruments du haut magistrat drapés dans son manteau et suspendus par un nœud, seule concession à la préciosité.

Si par leur décor raffiné et leurs modestes dimensions, ces appartements témoignent du goût de l'aristocrate du XVIII<sup>e</sup> siècle pour le confort et la commodité, ils n'en traduisent pas moins l'indigence de M. d'Arbaud qui, ne pouvant pas construire une belle demeure telle qu'elle était projetée, est contraint de partager la maison seigneuriale de la rue Grande, quelque peu démodée, avec le reste de la famille ou de se retirer dans ses appartements dans lesquels il ne pouvait de toute évidence, déployer les fastes de grandes réceptions.

Le portail est une large composition qui se développe entre les deux pavillons ; il ouvre sa grande arche dans un parallépipède de pierres de taille, surmonté d'un attique, inscrit dans un mur concave appareillé qui dissimule dans sa profondeur deux petites cours faisant office de passages piétons<sup>15</sup>. Ce portail, par sa monumentalité, est le fruit d'un courant national qui se développe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les entrées de grand prestige sont remises au goût du jour et les portails des hôtels précédés de cour tendent à s'amplifier pour devenir de véritables arcs triomphaux ; ceux-ci encore surchargés en 1760 de colonnes, de pilastres, de frontons et de reliefs, s'acheminent dans les années 1770 vers une plus grande sobriété<sup>16</sup>. A Jouques, cette tendance est respectée pour intégrer le portail sans heurt dans la simplicité du décor architectural des corps de logis qui l'entourent. C'est malgré tout un exemple isolé. Dans le domaine aixois on peut lui comparer celui tout proche du château de Peyrolles, quoiqu'encore chargé d'un décor sculpté<sup>17</sup> ou celui des communs de l'hôtel Boyer de

14. Il semblerait que les scènes animées de ce type aient été le plus souvent rapportées dans la décoration, on trouve des médaillons identiques au château de la Mogère près de Montpellier et les originaux qui seraient dus au décorateur Jean-Baptiste Nini se trouveraient actuellement au Musée des Arts Décoratifs de Paris.

15. Deux portes en enfilade permettent d'accéder depuis l'extérieur à la cour d'honneur, la petite salle à l'est, renferme le puits et communique avec l'orangerie qu'elle jouxte. Les toits-terrasses actuels datent du début de ce siècle.

16. François Franque participe aussi à ce courant en donnant entre autres un portail de ce type au Séminaire de Bourges.

17. Resté inachevé.



*Le jardin de symétrie au bord de la rivière.*

Bandol à Aix (rue Sallier) dont la composition est plus complexe. C'est à nouveau vers le Comtat qu'il faut se tourner pour trouver l'origine de cette architecture monumentale. Dès la première moitié du siècle Jean-Baptiste Franque donnait des compositions similaires, le portail de la cour de l'hôtel de Roqueplane à Viviers, tout comme la façade de la Chapelle conventuelle située en contrebas derrière cet hôtel<sup>18</sup>, annoncent ce style sec et énergique que l'on trouve également à la fin du siècle dans les trois portails du Château Borély à Marseille réalisé par Joseph Esprit Brun, autre Avignonnais<sup>19</sup>. En 1774 ou 1775, Joseph Abel Mottard toujours vivant a pu être consulté, malheureusement rien dans l'ensemble de son œuvre ne permet de corroborer une quelconque attribution. Quoi qu'il en soit, cet ensemble ne pouvait qu'annoncer par sa vigueur et sa nouveauté, un corps de logis principal de très grande qualité dans la lignée des beaux châteaux français construits ou projetés sous le règne de Louis XVI, tant en France qu'en Provence<sup>20</sup>.

18. En fait vraisemblablement construite d'après les plans de François en 1733.

19. Sur les plans, il est vrai, de Clérisseau.

20. Ce que l'on peut constater en observant l'emplacement du château, c'est qu'il y a deux axes de symétrie, l'un donné par le portail au nord, l'autre par l'escalier au sud, qui impliquent des façades sur cour représentant dans le respect des axes de symétrie, les 2/3 de celle sur jardin, étrangement importante (30 mètres environ).

*Les jardins de symétrie* (Fig. 1, G). Ils sont aménagés dans ces mêmes années avec le concours de l'oncle d'André Elzéar II<sup>21</sup>. Les parterres très simples tels que nous les présente le plan cadastral de 1812, étaient rehaussés d'une sculpture dont on peut encore apprécier quelques pièces. Il s'agit essentiellement de vases et d'urnes à godrons, pour la plupart d'une belle facture, dépouillés, issus vraisemblablement d'ateliers aixois dans la tradition de Jean-Panrace Chastel, auquel le Chevalier d'Arbaud commande justement une tête, non pour ces jardins mais pour une fontaine publique de la promenade que l'on aménage en 1775 le long de ceux-ci<sup>22</sup>. Seul décor animalier, le dauphin d'une fontaine. Le traitement encore rococo de ses nageoires et son ondulation assouplissent la rigidité néo-classique du support, une colonne tronquée surmontée d'une urne. Un petit bassin circulaire subsiste également avec, en son centre un vase drapé. Une passerelle conduisait-elle de l'autre côté du Réal ? Deux piles surmontées d'urnes placées de part et d'autre d'une ouverture dans le muret de clôture sembleraient l'indiquer. A l'extrémité ouest un pavillon long et étroit dissimulait le vieil hôpital et le moulin, près du pont des Guillots. Couvert d'un toit-terrasse à l'origine, son attique est décoré d'une frise de grecques allongées de style Louis XVI<sup>23</sup> de même type que celles des pavillons des jardins du château de Peyrolles ou celles qui apparaissent dans plusieurs édifices aixois de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, hôtel des Princes, hôtel Bonnet de la Baume, théâtre...

Pour accéder à leurs jardins depuis les terrasses, les d'Arbaud transforment en 1775 une maison située dans l'axe de l'escalier, rue Grande, en terrasse ; un escalier en vis subsistant de l'ancienne construction devait servir de communication entre le niveau de la rue et le niveau inférieur de la promenade – aujourd'hui le boulevard de la République – et de là accéder aux jardins<sup>24</sup>. Un escalier pont ou une passerelle ont-ils été envisagés ou même construits pour enjamber le domaine public, tout comme on l'avait fait quelques années plus tôt à la rue des Baumes ? On ne trouve aucun ouvrage de ce type mentionné dans les archives notamment dans celles concernant les travaux d'élargissement de la promenade au XIX<sup>e</sup> siècle.

Il faut noter que cette promenade publique qui sépare les jardins en terrasses des jardins du symétrie est réalisée à cette même époque à l'initiative du Chevalier d'Arbaud, procureur du pays qui à ce titre fait

21. Le chevalier d'Arbaud-Gardanne, propriétaire des terrains.

22. Actuelle fontaine de la Pousterle.

23. Aujourd'hui couvert d'un toit de tuiles mécaniques. Ces jardins ont été vendus au XIX<sup>e</sup> siècle par lots, des maisons ont été construites, mais on trouve encore dans les jardins de celles-ci les vestiges de la sculpture.

24. Cette communication appelée le « jardinet », a servi de fondations à une nouvelle maison en 1903. Ce jardinet était clos de murs, ouvert sur la rue Grande par une porte cintrée et composé de deux niveaux reliés par quelques marches (témoignage oral).

supporter les frais des travaux à la province. Ces travaux placés sous l'autorité de l'ingénieur en chef de Provence, Vallon, consistèrent en la transformation des lices et du rempart abattu en un espace agrémenté d'arbres et de fontaines, en fait déjà existants devant les portes de la ville, créant ainsi une agréable transition entre les jardins seigneuriaux.

*Le défend* Colline face au village qui appartient aux d'Arbaud, le défend fait l'objet d'un aménagement en parc paysager. Dans les années 1770 il est ainsi décrit : « un défend complanté de chênes verts et de quelques chênes blancs qui sert de perspective au château ». Au début de ce siècle on pouvait encore voir « la maison de Madame », petit pavillon semblable à ceux du haut qui se trouvait au pied de la colline. Les nombreuses allées étaient peuplées d'« antiques », de colonnes tronquées, de stèles<sup>25</sup>. Cet ensemble se complétait de constructions en pierres sèches, murs de clôture, porte, portails, niches, bancs, terrasses qui existent encore en partie.

Faut-il placer cette réalisation à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, André Elzéar, à l'instar de M. de Valbelle à Tourves, aurait-il eu son parc paysager déjà à la mode, ou est-ce l'œuvre du romantisme du début du XIX<sup>e</sup>, signé par la borne commémorative énigmatique de Charles d'Arbaud<sup>26</sup> ? Une fois de plus aucun document ne permet de mieux cerner cet ensemble original.

Patrick JOURDAN.

---

25. Témoignages oraux.

26. Petit mémorial élevé en 1834 par Charles d'Arbaud à l'endroit où son père aurait caché sa fortune à la Révolution, selon les inscriptions quelque peu énigmatiques que l'on peut lire sur cette borne.

27. Hôtel aux atlantes, face à la Halle aux grains, construit par Jacques d'Arbaud avant sa mort en 1682.